

*Relevés* est une exposition d'énoncés d'artistes conceptuels et d'auteurs dans l'espace public de la ville d'Arles. Il s'agit donc d'éprouver l'œuvre ailleurs que dans la relation à l'objet et bien sûr ailleurs que dans le lieu de la galerie ou du musée. Ce qui importe est sa sortie – et sa restitution à l'espace public – et surtout la relation que les énoncés pouvaient dès lors entretenir au vivant, à l'usage, à l'espace de partage et à l'espace politique. Il va de soi que la date de l'exposition coïncide avec une date importante de l'histoire politique française et en même temps avec une date qui se charge de toutes les crises symboliques de la représentation de ce politique. *Relevés* est une exposition qui vient lever ces espaces de tensions pour y produire un manifeste politique et un relevé de l'état de la crise de cet espace. Autrement dit de la crise de notre commun qui ne cesse de se conforter dans les formes les plus stériles du symbole et les constructions les plus radicales de la haine et du mépris de l'autre.

Il s'agissait donc de construire une exposition dont la teneur devait être la relation entre l'épreuve plastique de la construction de la réalité et le partage de cette épreuve (puisque'il s'agit de mettre en commun ces objets de la réalité) qui se nomme politique. C'est cette relation qui fonde la dialectique occidentale et la philosophie. La destruction de cette relation conduit à la crise. Nous avons choisi des œuvres pour montrer cela. D'abord le *statement #71* de 1970 de Lawrence Weiner « *A Translation from one Language to another* »<sup>1</sup> parce qu'il est libre d'usage (*public freehold*) et parce qu'il invite à l'usage nécessaire de la traduction pour éprouver le passage vers d'autres modes opératoires : vers l'altérité, vers la langue et la pensée de l'autre, vers la pensée antique afin de démettre toute pensée possible du barbare. Puis une pièce de Douglas Huebler issue des *Selected Drawings*<sup>2</sup> de 1970 qui invite à regarder un point qui s'étend à l'infini et qui en tant que tel peut être considéré comme une œuvre jusqu'à ce que le Brésil devienne une démocratie. Ce qui signifie alors – paradoxalement – qu'à partir de la fin de la dictature militaire en 1985 cette œuvre a cessé d'être une œuvre, mais pourrait le redevenir depuis la destitution de Dilma Rousseff en août 2016. Puis encore la diffusion d'un texte programmatique « *A voi que non siete ancora nati* » de Vincenzo Agnetti de 1972. Le texte se saisit alors, de manière indissociable, comme un discours politique et comme un discours poétique. Ou encore le texte *Language to be Looked at and/or Things to be Read* de Robert Smithson de 1967, sur l'épreuve de la langue littérale et le danger de la métaphore. Est exposé encore un énoncé de Dora Garcia écrit à la feuille d'or et affirmant qu'il y a « un trou dans le réel »<sup>3</sup>. Ce trou est celui opéré par le langage comme épreuve de la réalité. Et c'est partir de ce trou dans le réel qu'il s'agit de penser mais aussi de construire la réalité comme épreuve politique puisque la réalité n'est jamais autre chose que la saisie et la transformation du réel pour l'être. Ceci se nomme le monde et doit être à la fois pensé et discuté par le commun. Est exposée encore une pièce de 1970 de Mel Bochner intitulé *Language is not transparent*<sup>4</sup> : un carré de peinture noire est réalisé sur un mur blanc avec quelques coulures et une inscription à la craie blanche affirmant que le langage n'est pas transparent. Il s'agit à la fois d'un jeu d'images sur l'histoire de l'art et sur l'histoire des formes mais aussi de l'affirmation conceptuelle et politique que le langage (à commencer par le langage verbal, puis le non-verbal) n'est jamais transparent. Croire en sa transparence ou en sa dissimulation derrière les formes serait à la fois le risque majeur de ne pas prendre garde à sa teneur, mais aussi le danger de ne pas discuter de son effectivité. L'exposition continue avec une série d'œuvres de Art & Language : la première est une bache rouge *Kangaroo*, 2017<sup>5</sup> qui présente un fragment d'un texte d'une chanson racontant une histoire de langage entre les colons et les autochtones<sup>6</sup> lors de la colonisation de l'Australie. Il s'agit bien de montrer que dans la situation catastrophique de la colonisation, le langage demeure un outil fondamental de défense. Par ailleurs il s'agira de travailler sur le langage pour penser une épreuve critique du post-colonialisme. La deuxième pièce de Art & Language est une affiche de 1976 *Support School*<sup>7</sup> qui dénonce l'usage de l'école par l'industrie culturelle et le capitalisme. Enfin la troisième pièce est une lettre inédite de 2012 où sont décrits les sept péchés capitaux des artistes contemporains. L'exposition *Relevés* a permis de diffuser le 21 et le 29 avril 2017 dans le journal *La Marseillaise* la pièce *Schema (1966)* de Dan Graham. Cette œuvre fascinante demande à être activée dans des publications en réalisant un acte de description du support technique de la publication. Cette pièce réclame à la fois une attention forte à la lettre comme inscription et à la fois réclame une constante interrogation des supports de publication<sup>8</sup>. Nous avons encore exposée la pièce *Psiloi logoi* du collectif A Constructed World<sup>9</sup> : il s'agit d'une bache



bleue de chantier sur laquelle est peint l'énoncé en langue grecque *psiloi logoi* signifiant le discours nu en opposition au langage contraint. Elle est une déclaration dans les espaces publics de la différence fondatrice entre les langages contraints et non-contraints et elle est l'affirmation de la nécessité de ce discours nu comme preuve de l'usage vivant des langages et du sens. Nous avons encore exposée une œuvre de Yann Sérandour *Quelque chose d'analogue à un bon fauteuil*<sup>10</sup> : elle fait référence de manière explicite à une citation de Henri Matisse rêvant d'un « art d'équilibre, de pureté et de tranquillité » qui soit en mesure de reposer le travailleur comme « quelque chose d'analogue à un bon fauteuil ». Face à la dimension problématique de la pensée de Matisse, l'artiste a, de manière parodique, inscrit sur le mur du musée qu'il pourrait être quelque chose d'analogue à un bon fauteuil. Enfin nous avons exposé une œuvre de Antoine Dufeu *Mutatis mutandis* qui consistait en une grande banderole affichant l'énoncé suivant, LA FRANCE DIT-ON EST UN PAYS, à l'entrée de la ville d'Arles juste après les remparts. L'énoncé affirme, depuis le langage, que la France est un pays, c'est-à-dire qu'elle est un lieu habité par une collectivité, habité par ce que les Latins nommaient des *pagani*. Or cette banderole fut volée le matin du 27 avril<sup>11</sup>.

Il s'agit donc de penser que l'espace public, que la *khôra*, que nous défendons, soit devenu non pas un lieu de controverse et de dialectique, mais simplement celui du refus et de la crainte. Nous n'avons cessé de confiner l'œuvre à l'intérieur d'espaces clos et blancs, mais nous ne sommes plus en mesure d'assumer sa monstration dans l'espace public. Cette exposition s'intitule *Relevés* parce qu'il s'agit de penser le statement et sa proposition d'interprétation à partir de l'œuvre de Lawrence Weiner, mais il s'agit aussi de penser que ce titre signifie qu'il nous faut relever l'état de crise de cet espace public.

C'est pour cette raison que nous ouvrons une seconde version de l'exposition *Relevés*<sup>12</sup> ou viennent « s'entasser » les œuvres qui ont été refusées et dérobées. L'espace de la galerie vient alors recevoir ce que l'espace public a refusé de montrer ou de garder.

1. Sur les vitres du Musée départemental de l'Arles antique. Le catalogue contient un texte critique de Nicolas Giraud.

2. Sur la vitre ronde de l'Hôtel Pinus sur la place de Forum. Le catalogue contient une nouvelle traduction du *Manifeste* de 1969 et un texte de Fabrice Reymond.

3. Sur la vitrine de la galerie Espace pour l'art. Le catalogue contient un texte critique de Sylvie Boulanger.

4. Sur le mur de la galerie Espace pour l'art. Le texte contient un texte critique de Sébastien Pluot.

5. Sur la terrasse de la Fondation Vincent van Gogh Arles. Le catalogue contient un entretien de Michael Baldwin et Mel Ramsden réalisé par Jean-Philippe Peynot.

6. Il s'agit du problème de l'étymologie du terme *kangourou* qui provient du terme *gangaru* dans la langue aborigène Guuru Yimithir. Mais le texte de Art & Language fait référence à un mythe lors de l'expédition de l'Endeavour commandée par le capitaine Cook en 1770 et durant laquelle le naturaliste Joseph Banks avait affirmé que *gangaru* signifiait « qu'est-ce que tu dis ? ».

7 La pièce devait initialement être installée sur les espaces publicitaires de la ville d'Arles. Mais après un refus de dernière minutes, l'affiche a été « sauvagement » accrochée dans la ville. L'affiche a été diffusée ainsi traduite en français et diffusée en anglais dans le journal de l'exposition.

8. C'est pour cette raison qu'il nous importait que cette pièce soit publiée dans un quotidien fondé en 1943 comme soutien à la Résistance communiste. Le catalogue contient un texte critique de Alexandre Quoi.

9. La pièce devait être initialement exposée sur le mur extérieur de l'École nationale supérieure de la photographie. Elle n'a pu l'être pour des raisons techniques après un refus de la ville d'Arles. Elle a alors été exposée à l'intérieur de la galerie pour la fin de l'exposition.

10. Sur le mur côté Rhône du musée Réattu.

11. Initialement l'œuvre était constituée d'une banderole rue de la Cavalerie et de sets de tables dans un restaurant. Le vol de la bache n'a à ce jour jamais été revendiqué. Elle posait l'idée du pays comme partage de l'espace habité par un commun contre l'idée d'un état ou d'une nation. Il semblerait que le sens premier d'un « partage de l'espace habité par un commun » soit refusé au point de devoir voler l'œuvre.

12. La seconde version de l'exposition *Relevés* a lieu du 11 au 21 mai 2017, Galerie Espace pour l'art, 5 rue Réattu, Arles.